

J'ai créé un monstre

Benoît Melançon

Numéro 250, automne 2014

Territoires imaginaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73140ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, B. (2014). J'ai créé un monstre. *Spirale*, (250), 33–34.

J'ai créé un monstre

PAR BENOÎT MELANÇON

À l'enseigne de *Oreille tendue* (oreilletendue.com), je tiens blogue depuis le 14 juin 2009. Voyant venir la parution de mon millièmè texte, je me suis dit que quelque chose sortant de l'ordinaire serait de circonstance; il fallait marquer le coup. Le 19 mai 2012, j'ai publié un billet intitulé « Histoire de la littérature québécoise contemporaine 101 » et j'y décrivais un nouveau « mouvement », l'École de la tchén'ssâ. Je venais de créer un monstre.

Ce qui suit est un exercice périlleux : essayer de comprendre un phénomène d'histoire de la littérature dont on est soi-même le géniteur, sans le moindre recul temporel, au *je* et en s'autocitant constamment. Il n'est pas sûr qu'on puisse sortir indemne de ce genre de commande, mais les monstres ont parfois des choses à nous dire, des leçons à nous donner. (On me croira sur parole : tous les exemples sont réels.)

DE L'IRONIE

Il me semblait, décrivant l'École de la tchén'ssâ, avoir fait preuve d'ironie. Par le titre de l'entrée de blogue : « Histoire de la littérature québécoise contemporaine 101 ». Par la reprise des poncifs des manuels d'histoire littéraire : « Cette école est composée de jeunes écrivains contemporains caractérisés par une présence forte de la forêt, la représentation de la masculinité, le refus de l'idéalisation et une langue marquée par l'oralité »; « les textes de l'École de la tchén'ssâ sont encore peu nombreux, et beaucoup de leurs auteurs en sont encore au début de leur carrière. L'historien de la littérature suivra leur évolution avec attention et bienveillance. » Par l'insistance sur des choses qui n'avaient rien à voir avec la critique littéraire : « La tchén'ssâ est d'un maniement relativement aisé – encore que l'ajustement de sa chaîne demande du doigté –, elle est bruyante et salissante, et elle peut être dangereuse. » Par la présence d'exercices ridicules : « Répartissez les tenants de l'École de la tchén'ssâ en deux catégories : auteurs possédant une tchén'ssâ; auteurs ne possédant pas de tchén'ssâ ». Or la fortune médiatique, critique et polémique de l'expression « École de la tchén'ssâ » l'a révélé à une échelle inattendue : l'ironie n'est pas la chose du monde la mieux partagée.

En juin 2012, une blogueuse écrit, le plus sérieusement du monde : « En ce sens, le roman de Gabriel Anctil [Sur la 132], malgré sa thématique de la région, ne s'inscrit pas

tout à fait dans ce nouveau courant de la littérature québécoise que Benoît Melançon a appelé l'École de la tchén'ssâ. » Six mois plus tard, sur Facebook, les Éditions Nota bene me félicitent : « Difficile de renouveler le discours sur la littérature contemporaine; chapeau à Benoît Melançon et à sa proposition d'« école de la tchén'ssâ ». » Il était question de cette école dans *Le Devoir*, sur des blogues, à la radio de Radio-Canada (« Jonathan Livernois croit que l'année littéraire [2013] sera celle de "l'école de la chainsaw" »). Le plus souvent, l'étiquette *École de la tchén'ssâ* suffisait; il n'était même pas nécessaire de l'expliquer ou d'en donner l'origine. Tout le monde connaissait, non ? Une désignation comme *École de la tchén'ssâ* était manifestement commode pour ranger, vite fait, bien fait, des œuvres dont les critiques médiatiques avaient à rendre compte.

On a pu, depuis mai 2012, assister à des conférences publiques où il était question de l'École de la tchén'ssâ ou lire des articles savants où elle est évoquée (« *La régionalité dans les fictions québécoises d'aujourd'hui* »). Des colloques universitaires ont accueilli des communications sur le sujet (« Maria Chapdelaine à l'école de la tchén'ssâ – *La question du terroir, de l'anti-terroir et du post-terroir chez Louis Hémon* »). Elle a été enseignée au cégep et à l'université, et jusqu'en France. J'en ai moi-même parlé dans des cours d'une collègue à l'Université de Montréal, pour qui il s'agissait de montrer l'histoire de la littérature en train de se faire.

Qui dit succès dit contestation. C'était couru : des gens se sont opposés à l'École de la tchén'ssâ, des romanciers ont refusé d'y être associés, d'autres se sont réjouis de ne pas en être (malgré un personnage nommé Chainsaw Jack). À ceux qui écrivaient « j'suis de l'École de la tchén'ssâ » (William S. Messier) ou qui collectionnaient les « photos souvenirs des membres de l'École de la tchén'ssâ » disponibles sur le site *Poème sale*, on répondait par le refus d'en être. Par blogues interposés, on discutait de la pertinence, ou de l'absence de pertinence, de « ce concept un peu vide de Tché'n'ssâ » (Samuel Mercier). Fallait-il, ou pas, être « tché'n'ssaien », fût-ce « de la fesse gauche » (David Bélanger) ?

Sous la plume de William S. Messier, je me suis incarné en personnage de roman : « Il y a même le vieux Melançon qui scande les vers de la chanson en rinçant le moteur de sa chainsaw » (Dixie, 2013).

Dans plusieurs cas – pas dans tous, il est vrai –, on était bien loin de mon projet initial et de son ironie (ou de ce que je croyais être de l'ironie).

DE L'AUTORITÉ

J'avais manifestement sous-estimé un certain nombre de choses.

Ayant, pendant des années, enseigné l'histoire de la littérature à l'université – comme je l'écrivais d'entrée de jeu le 19 mai 2012 –, j'aurais dû être plus sensible à l'autorité implicite de mon discours. Sous le masque transparent de *l'Oreille tendue*, c'était un professeur – mieux, le directeur d'un département d'études littéraires – qui parlait. Cela conférait du sérieux à mon propos, malgré les marques d'ironie semées de-ci de-là. Autorité universitaire et ironie seraient-elles incompatibles ?

*Sur le plan publicitaire,
je n'avais jamais pensé
aussi loin.*

J'avais également accordé trop peu d'importance au fait que le découpage de l'histoire de la littérature en *écoles* ou en *mouvements* a encore ses adeptes. Depuis Barthes et Genette, il y a plus de cinquante ans, la critique du fonctionnement de l'histoire de la littérature, avec ses mises en garde contre les catégories d'interprétation supposées naturelles, aura beaucoup été entendue chez les spécialistes, mais peu chez les étudiants et dans le public lecteur. Pour ceux-ci, les *écoles* et les *mouvements* iraient de soi. Cela resterait nécessaire à une compréhension de l'évolution de la littérature.

« *École du pickup* serait un synonyme tout à fait acceptable d'*École de la tchén'ssâ* », écrivais-je. Peut-être, mais, sur le plan sonore et graphique, cela aurait été un moins bon choix qu'*École de la tchén'ssâ*. La conversion de *chainsaw* en *tchén'ssâ* a eu au moins deux effets. Elle a compliqué la tâche de ceux qui voulaient écrire le mot et, par là, attiré l'attention sur lui. Elle a également entraîné une acclimatation de la prononciation au français du Québec. Sur le plan publicitaire, je n'avais jamais pensé aussi loin.

Il faut enfin noter que le numérique a changé les règles du jeu en matière d'écriture de l'histoire de la littérature. D'une part, le fait que j'aie publié sur un blogue ma réflexion sur la littérature québécoise en train de se faire lui a donné une visibilité bien plus grande que si

j'avais publié un article dans une revue sur le même sujet, en plus de permettre une interaction que n'offre pas l'imprimé. Non seulement le contenu de ce texte a circulé bien plus rapidement qu'avec les moyens habituels de diffusion du savoir, mais il aussi profité de la porosité constitutive des communications numériques : son public n'était pas celui des seuls critiques littéraires et autres historiens de la littérature. D'autre part, les auteurs dont j'ai parlé sur mon blogue ont eux-mêmes relayé dans leurs réseaux numériques (blogues, Twitter, Facebook) l'existence d'une supposée École de la tchén'ssâ. Jamais, dans l'histoire de la littérature, des échanges aussi rapides, et aussi difficiles à démêler, n'avaient été possibles.

DES LIMITES DE L'IRONIE

Être ironique ne signifie pas écrire n'importe quoi. Au-delà de la façon de traiter l'objet que j'avais retenu – quelques lectures récentes, faites au hasard, sans aucune volonté systématique –, il paraît qu'il y avait dans cet objet matière à réflexion. Existe-t-il bel et bien une École de la tchén'ssâ, avec ses auteurs, ses œuvres, ses thématiques, sa langue ? Oui et non.

Oui, dans la mesure où il est possible de trouver des points communs aux romans de Samuel Archibald, de Raymond Bock, de William S. Messier, de Sylvain Hotte ou de Geneviève Pettersen. Il y a chez eux, à des degrés divers et dans des contextes qui ne le sont pas moins, une réflexion particulière sur l'espace, ce que certains ont appelé la *régionalité*, le *néoterroir*, le *néorégionalisme*, la *néoruralité*, le *posterroir*, l'*antiterroir* (Samuel Archibald), la *ruralité trash* (Mathieu Arsenault) ou le *alt-terroir* (William S. Messier) : ces romanciers proposent une nouvelle cartographie imaginaire. Il y a surtout un rapport singulier à la langue, précisément en lien avec les espaces mis en scène, une décrispation linguistique, nettement visible chez Archibald, Messier, Hotte ou Pettersen. Voici comment on parle au Saguenay, sur la Côte-Nord ou dans les Cantons-de-l'Est, disent-ils ; c'est comme ça. N'en faisons pas toute une histoire : on n'est pas à *Parti pris* ici ; les années 1960 sont finies ; le français québécois est une langue littéraire normale, qui n'a pas besoin d'être revendiquée et défendue.

Cela suffit-il à faire école ? Non, évidemment. Un label tel *École de la tchén'ssâ* ne pourrait avoir de sens que s'il englobait plusieurs écrivains, publiant dans plusieurs maisons d'édition et faisant corps au-delà de ressemblances (pour l'essentiel) de surface. Ce que j'indiquais sur le mode de la plaisanterie – X en fait partie, Y n'en fait pas partie, Z est trop vieux pour en faire partie, même s'il possède une tchén'ssâ – suppose, pour avoir la moindre légitimité, un bassin élargi d'auteurs et un vrai travail de description. « Histoire de la littérature québécoise contemporaine 101 » n'avait pas du tout pareille prétention. Ce n'est pas comme ça que ce texte a été lu. ─